

Libretto

MARIE CHAIX

BARBARA

biographie

libretto

© Meta-Éditions, Paris, 2007.

© Libella, Paris, 2013, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-7529-0888-9

Assistante de Barbara de 1966 à 1970, et par ailleurs sœur de la chanteuse Anne Sylvestre, Marie Chaix a construit une œuvre littéraire tournant autour de la Mémoire. Elle a notamment publié *Les Lauriers du lac de Constance*, *Les Silences ou la Vie d'une femme*, *Juliette chemin des cerisiers*, *Barbara*, *Le Fils de Marthe* et *L'Été du sureau*.

Rencontre

Une mèche légère dans l'œil, qu'elle rejette en arrière d'un brusque lancer de tête, et alors son cou ployé est d'une incroyable blancheur, une petite tête aiguë cernée d'un médaillon de lumière crue et deux mains qui jaillissent du noir, s'envolant sur un cri, lèvres rouges pour pousser ce cri d'amour, et la voix qui le module, cent fois, mille fois répété... Si limpide la voix, ciselant les mots avec ce clinquant qui teinte ses éclats de rire, puis douce, câline ou violente pour parler d'amour... Femme au piano ce que l'homme serait au centaure... Cette image d'elle toujours ressurgit, légende de velours noir, quand apparaît le prénom « Barbara » ou que retentissent, si proches, son chant et sa musique qui nous poursuivent, dix ans après sa disparition soudaine.

Elle est entrée dans ma vie en 1964. J'avais vingt-deux ans. Je la connaissais peu, elle m'intimidait de loin. Je finis par me laisser entraîner à *L'Écluse* par mon amie Nadine Laïk, qui avait commencé à travailler avec elle lors d'un des derniers passages de Barbara dans son fief de la rive gauche. Je subis le choc de « Nantes » et le charme de l'étrange « Chanteuse de minuit ». J'achetai son premier album *Barbara chante Barbara*.

Or voici que quelques mois plus tard, par hasard et au grand jour, sur un trottoir de la rue Rémusat (j'habitais

dans le même pâtre de maisons), une dame, longue silhouette pâle et blanche de la tête aux pieds, le visage enturbanné de mousseline et de voiles qui la font ressembler à un Touareg de neige se riant d'un ouragan de grésil, une dame dont les yeux et les tempes disparaissent sous d'énormes lunettes noires, s'arrête à deux mètres de moi. Je reste pétrifiée. Elle pointe le bout de sa main gantée en direction de mes pieds. Sous sa moustiquaire, je l'ai aussitôt reconnue. Je me dis : elle est folle. J'entends sa voix claire et sonnante :

– Où avez-vous trouvé ces sandales ?

La brusquerie de la question me plonge dans une gêne indescriptible. Sur le point de dire : je ne les ai pas volées, je le jure et d'ailleurs nous n'avons pas la même peinture, je bafouille une réponse, évoquant Antibes ou Juanles-Pins, bref un de ces endroits « sinistres » où ma peau s'est chocolatisée et où j'ai fait l'acquisition de ces sandales, d'un vert électrique j'en conviens, toutes en lanières, très jolies il est vrai, qui semblent tant l'intriguer.

Me regardant droit dans les yeux, elle dit :

– Vous avez un moment ? Venez donc chez moi ! J'ai une robe qui ira très bien avec vos sandales...

Elle me prend par le bras et nous faisons trois pas en silence. Puis nous nous arrêtons. Elle me regarde, de haut.

– C'est drôle, dit-elle, habiter si près l'une de l'autre... Je savais qu'on se retrouverait !

Et elle éclate de rire, ce rire merveilleux, insoupçonnable, contagieux comme seul un rire peut l'être. Et nous voilà, toutes les deux, complices pour la vie, nous esclafant sur le trottoir de la rue Rémusat.

Une fois chez elle, elle se mit à vider ses placards pour m'offrir des sacs, des gants, des dessous en dentelle, des fanfreluches... Quant à la robe promise, du Pucci pour joueuse de bridge, tout ce qu'il me fallait ! Nous nous

amusions comme des folles. Je repartis avec une rose et ces mots : nous nous reverrons !

Je reçus des places pour aller la voir à *Bobino* en septembre, ce passage en vedette resté dans les annales du music-hall, qui lui inspira plus tard « Ma plus belle histoire d'amour » et la consacra « star » enfin, à trente-cinq ans.

Et puis un jour de la fin de novembre 1965 arrive un coup de téléphone chez l'éditeur où j'avais trouvé mon premier job.

– Bonjour ! C'est Barbara, la chanteuse ! Je cherche une secrétaire. Voilà, c'est vous. Vous commencez demain !

Complètement ébahie, je balbutiai que je devais tout de même un mois de préavis à mon employeur...

– Ah bon ? Qu'est-ce que c'est que ça « préavis » ? Alors le 1^{er} janvier !

J'eus la chance (et la témérité !) d'être l'assistante de Barbara pendant quatre ans, quatre années tourbillonnantes où le succès l'emportait sur ses ailes, où elle devenait avec passion, pour un public de plus en plus assidu et nombreux, celle qu'elle avait toujours voulu être, une femme qui chante, qui chante sa vie pour les autres, pour les aimer et être aimée, une femme de cœur, une artiste hors norme.

L'enfance

C'est l'automne. À moins que ce ne soit un printemps frais. Non plutôt l'automne. Ou même, plus logiquement, le début de l'hiver 1968. Mais qu'importe, avec elle, la logique ou la saison. Au hasard d'une tournée, nous roulons de ville en ville, bercées, perdues dans nos pensées, souvent sans même regarder derrière la vitre. Pierre le chauffeur, qu'elle appela vite Peter, conduit en silence la Mercedes gris métallisé. Soudain elle se redresse, crie presque : « Nous passons par Saint-Marcellin ? Le Saint-Marcellin de mon enfance ? Vous êtes sûr, Pierre ? Allons-y ! »

Pierre et moi ne faisons pas de commentaire ; c'est la première fois qu'elle nous fait ça... Nous ne connaissons rien des lieux de son enfance, de sa jeunesse. D'habitude, dans nos voyages, quand elle reconnaît le nom d'une ville sur un panneau, elle se cache les yeux d'une main et ce n'est pas le moment de remuer les souvenirs. Que lui passe-t-il par la tête aujourd'hui ?

Avant d'entrer dans la petite ville, elle s'est maquillée, œil noir, lèvres carmin, ses bracelets cliquetaient, elle s'est recoiffée. Ses joues étaient roses, elle prenait de profondes respirations. Elle a dit : « Arrêtons-nous là », avec une voix un peu mate et le ton sec, l'émotion peut-être.

Nous avons marché dans les rues, elle nous entraînait, muets et sur le qui-vive, d'un pas de chef d'armée.

Longeant des places, une église, des allées d'arbres et puis des rues de nouveau, on arriva enfin devant la maison qu'elle cherchait. Entourée d'un jardin dénudé et d'une clôture, elle semblait vide. Pas de roses, ce ne pouvait être l'automne. Elle ne dit rien et pleura derrière ses lunettes, perdue dans un grand mouchoir.

Nous sommes retournés à la voiture d'un pas plus lent. Elle se calmait. Quand le véhicule a pris de la vitesse, elle s'est endormie. Dans la main elle tenait son mouchoir serré en boule. Je ne me souviens plus où nous avons dormi ce soir-là ni où elle chantait le lendemain. Sans doute à Grenoble.

Cela aurait pu s'appeler un pèlerinage, un retour aux sources, un reportage ou un arrêt impromptu au bord d'une route. Cela devint une chanson, « Mon enfance », une de ses plus belles.

Les enfances deviennent parfois des livres ou des symphonies, mais finalement, elles pourraient se résumer à quelques couplets. Elle dit tout, cette chanson. Tout ce que elle, Barbara, qui se prénommaient alors Monique, souhaitait livrer de cette période de sa vie. « Par hasard », elle s'est arrêtée à Saint-Marcellin, un des lieux de l'enfance où la famille avait séjourné au moment le plus dangereux de la guerre et de l'occupation allemande (entre 1943 et 1945). Un endroit où les enfants étaient rassemblés dans une vraie maison entourée de voisins bienveillants pour la plupart. Tout ce que dit la chanson, c'est l'infinie nostalgie d'un univers disparu.

Elle dit une maison sous les roses, un jardin, des rires d'enfants. Elle dit le nom des frères et de la sœur, Jean l'aîné, Régine et Claude, les petits. Elle dit qu'ils vivaient « comme hors-la-loi » et aimaient cela, car les enfants jouent naturellement le mystère, le danger. Les enfants juifs de la maison sous les roses jouaient comme les autres et s'ils

se cachaiement, peut-être croyaient-ils encore que c'était un jeu.

La chanson dit que, durant cette guerre, d'autres furent moins heureux, car ils n'avaient plus de maison, ni de rires ni rien, et ne sentaient plus l'odeur des « noix fraîches de septembre ni celle des mûres écrasées ». Elle dit la jeunesse de la mère, son rire mêlé au « parfum lourd des sauges rouges ». Elle est aussi pleine de « hélas » et commence par « J'ai eu tort... ».

Bien sûr qu'elle n'a pas eu tort et la chanson est poignante et familière, comme une *maison* que tout un chacun pourrait aller visiter en y réinventant ses propres souvenirs. Une porte s'est entrouverte ce jour-là à Saint-Marcellin, qu'elle n'a plus pu refermer. « Mon enfance », écrite et composée très vite, attendait derrière cette porte pour jaillir et annoncer d'autres lourds secrets.

Même si « les souvenirs d'enfance sont les pires » et que pire rime avec déchire, c'est chez eux que l'on va puiser comme à une source d'ombre enfouie loin au fond de nous, et où l'on trouve, la plupart du temps sans le vouloir, les bribes de couleurs, d'odeurs, les traces de musiques dont lentement, souvent par hasard mais aussi par urgence, on tissera les phrases, les chansons qui nous réconcilieront avec le passé.

Ce « passé qui importune », ou bien on l'étouffe en murant le puits, faisant taire les eaux profondes, et c'est une façon de mourir avec lui, ou bien l'on décide d'en renaître. Comme le fit Barbara, de la plus élégante, la plus subtile façon, « du bout des lèvres du bout du cœur ». Aussi m'a-t-il toujours paru presque discourtois de l'interroger sur sa vie. Elle-même disait dans une interview : « Ne me faites pas parler de la tristesse ou de la douleur. Un aveu chanté est rarement indécent, alors que les aveux parlés sont à réserver aux confesseurs et aux psychiatres. »

De sa vie elle a fait acte de création ; l'enfance, la jeunesse ont été transfigurées dans « une œuvre » exclusivement personnelle mais qui agit comme un miroir. Je vous offre mes émotions, mes douleurs, mes amours, je les habille des sons les plus déchirants, des mots les plus simples, je vous donne ma voix avec, et toute ma vigueur, je m'expose enfin, dans la nudité du sacrifice, pour qu'en « me » voyant, vous « vous » trouviez. Je suis votre reflet de lumière noire.

Quand elle chantait : « Je ne me souviens pas d'un passé qui m'importune », elle était sincère aussi, forte de ce don d'oubli des créateurs qui leur permet de tout réinventer. Un autre don miraculeux était celui de la voix. Par elle, les souvenirs « oubliés » ont rejailli. La chanteuse, grâce à sa musique, s'est à la fois redécouverte, « guérie » et offerte. Cette voix, on l'a habillée de tant d'adjectifs, magique, ondoyante, ensorcelante, pour tenter de décrire le charme qu'elle exerçait sur ses auditeurs fascinés. Sa voix. Une voix qui lui ressemblait. Haute, elle s'envolait mais toujours maîtrisait l'émotion qu'elle cassait d'un souffle ou d'un ton moqueur. Claire, serpentine, elle savait détacher les mots avec un clinquant que l'on retrouvait dans ses éclats de rire ou au bout du fil quand elle « allait bien », sonnante, belle, câline, irrésistible.

Avant « Mon enfance », Barbara affirmait ne pas avoir de souvenirs d'enfance, « le passé ne m'intéresse pas, vous n'avez pas d'autres questions ? » répondait-elle aux malheureux journalistes qui tentaient de l'affronter dans ses débuts. Après « Mon enfance », elle les renvoyait à la chanson avec un sourire angélique. « Je n'ai rien d'autre à dire. »

Les souvenirs, comme les photos, elle les avait déchirés. Elle tenterait de les recoller beaucoup plus tard et

cela s'appellerait *Mémoires*¹. Mais ils seraient interrompus, ces *Mémoires*, par la force des choses et du destin et resteraient à jamais troués d'ombres. Les photos, témoins de l'enfance innocente et chahutée ou de l'adolescence endolorie, elle les avait en horreur et si quelques-unes ont survécu à ses crises de furie destructrice, c'est grâce à la ruse des débusqueurs de corbeilles à papier ou au hasard des déménagements, et Dieu sait qu'il y en eut dans les années trente et quarante, non moins d'ailleurs que dans les années cinquante et soixante...

Bien avant que des biographies ne commencent à la poursuivre dans ses errances, avant qu'elle-même n'essaie de mettre un peu d'ordre dans ses souvenirs en lambeaux, elle lançait des pistes, des noms de villes, reconnues au hasard des routes, qui évoquaient des lueurs, des parfums, des images restées plantées dans un coin du cœur. Elle ne se préoccupait pas de retrouver la moindre cohérence dans les dates ni une réalité ou une exactitude qui ne l'auraient ramenée qu'à des blessures. Longtemps, elle préféra rester dans le flou de « l'autrefois » et ne glaner au fil des souvenirs ressurgis que les éclats biseautés, les palpitations, les trésors de ténèbres dont elle extirperait, sans même s'en apercevoir, ses chansons-confessions.

À présent on en sait un peu plus, on a une chronologie approximative, martelée de départs, de fuites, de bouleversements pour une famille juive qui, ne pouvant prendre racine nulle part, se disloque et se ressoude, et s'éparpille à nouveau, semblant traverser la France en zigzag.

Elle est née le 9 juin 1930 à deux pas du square des Batignolles, à Paris. En ce temps-là, elle s'appelle Monique,

1. Barbara, *Il était un piano noir... Mémoires interrompus*, Fayard, 1998.

sœur de Jean, de deux ans son aîné. Elle a une mère fine et jolie, Esther, et un père, Jacques Serf, d'origine alsacienne. Elle a une grand-mère russe qu'on appelle Granny, qu'elle adore et qui la « consolait de tout ». De la petite enfance, on ne sait rien que deux ou trois photos fatiguées qui lui avaient échappé et qui montrent une mignonne petite fille aux traits fins, à la bouille ronde, aux yeux de charbon noir brillant.

« Mes premiers souvenirs me ramènent à Marseille en 1937 », écrit-elle dans ses *Mémoires*, où elle galope sur les années. On ignore pourquoi Marseille, on peut toujours inventer que le père, dont on ne sait pas grand-chose sinon la prestance et la qualité de représentant de commerce, a senti un mauvais vent souffler sur la capitale.

Est-elle déjà « pianiste chantante », ce rôle qu'elle s'est attribué d'instinct dans un monde échafaudé pour fuir les adultes et leurs sordides problèmes ? Oui ; elle était précoce dans sa vocation et ses entêtements ! Il n'y avait pas de piano dans la famille, objet bien trop futile et puis on n'avait pas le sou, alors elle s'inventait des claviers le long des tables, des buffets, et tapotait sans trêve ses musiques en chantonnant. Seule Granny l'écoutait avec bienveillance.

C'est en 1938, à Roanne, que naît la petite sœur Régine. Une grande maison avec un grenier où l'on joue aussi à la couturière, à la modiste, en sortant des trésors oubliés d'une malle en cuir fleurant la naphthaline, crêpes violets, satins, vieilles dentelles noires... À Roanne, il fait froid et on est pauvres. Jacques ne doit pas faire de bonnes affaires... D'ailleurs, il faut quitter Roanne « en déménageant à la cloche de bois à bord d'une vieille Oldsmobile vert foncé ».

L'aventure zigzagante commence et elle continue après septembre 1939, hélas. La famille, qui est au Vésinet,

Dieu sait pourquoi, va devoir se diviser et fuir. Le père est mobilisé. La mère garde Régine, les deux aînés sont confiés à « Tante Jeanne », qui les héberge chez des amis à Poitiers et les inscrit dans une école. L'horreur des écoles est déjà là, des départements et de leurs chefs-lieux, des tables de multiplication, malgré l'odeur poétique – dans les souvenirs – de tabliers écrits, de la colle aux amandes, de l'encre violette...

Un jour d'hiver à Poitiers, surprise pour le frère et la sœur, dix et huit ans : mal fagotés, chaussettes en accordéon et traînant leurs galoches, ils sortent de classe un soir et aperçoivent le père soldat qui les attend devant la grille. Les enfants se précipitent. Il en attrape un sous chaque bras en riant. Odeur de l'uniforme, rugosité du tissu, larmes et baisers. Le bonheur, sans doute jamais retrouvé, d'un père à la sortie de l'école. Elle le supplie de rester. Comment comprendre « une permission » de deux heures ? Les adieux sont sanglotés, brutaux. « Il sort alors de sa poche quatorze sous avec lesquels, le cœur lourd, j'achèterai du Zan. »

La valse des villes de l'Hexagone continue : de Poitiers à Blois, où l'on rejoint la mère pour très peu de temps, il faut repartir et la laisser. « Par la fenêtre baissée, nous voyons ma mère agiter sa fine main gantée ; nous pleurons. »

L'autre train qui emporte Tante Jeanne et les deux aînés sera abandonné « au beau milieu de la plaine de Châtillon-sur-Indre ». De cette scène de vraie guerre au milieu de nulle part, avec avions de chasse, tirs de DCA, morts et blessés, elle se souviendra longtemps dans ses *Mémoires*, épisode isolé, pièce égarée d'un immense puzzle.

À la « drôle de guerre » qui s'achevait dans la débandade succéderait la sinistre Occupation et ses dangers

accrus. Toujours la fuite, les maisons quittées, les allées qui s'éloignent, les meubles disparus dans la tourmente. Mais d'abord, une escale à Tarbes, où le père, démobilisé en cet été 1940, bat le rappel de la famille qui s'installe, réunie pour un temps, dans une grande maison, rue des Carmes. Moment d'accalmie, d'apparente abondance au pied des Pyrénées, dans ce coin de France que les bottes de l'occupant n'ont pas encore foulé. On s'y sent à l'abri, on respire, on se sentirait presque une famille ordinaire... Le père passe des heures à taper le carton, il doit bien travailler de temps en temps. Les deux grands vont à l'école. Jean y fait merveille, il sera docteur. Tant mieux pour lui, pense la pianiste chantante, qui se fiche pas mal des cahiers de notes et de l'histoire de France. Elle préfère organiser des spectacles avec déguisements et bouts de ficelle pour les gamins du voisinage.

C'est à Tarbes que naîtra le dernier enfant, le petit frère Claude, en mars 1942, juste avant que la famille, dénoncée mais prévenue *in extremis* par un bon cœur, s'enfuit en pleine nuit.

Tarbes, c'est aussi la ville où « un soir [...] mon univers bascule dans l'horreur. J'ai dix ans et demi », écrit, longtemps après, la gamine devenue femme.

Ici prend fin notre chronologie d'enfance. Rien, ni la joie, ni les rires, ni les jeux, ni même les peurs, rien ne sera jamais plus pareil.

Je me souviens que Barbara, dans ses tournées de province, refusait de s'arrêter à Tarbes.

La blessure

Elle seule devait avoir le droit de le révéler en dénonçant « l'humiliation faite à l'enfance ». Elle le fit, même si elle n'emploie pas le mot « inceste » dans les *Mémoires*. Saura-t-on d'ailleurs jamais l'étendue exacte de ce qu'elle a écrit ? Il peut aussi s'agir d'une pudeur extrême.

Si elle ne s'était pas absentée si brutalement, à un moment où elle avait si peu envie de quitter son jardin et ce monde, si elle ne nous avait pas laissés en face de confessions inachevées, de quelle façon aurait-elle répondu aux journalistes à la sortie du livre ? Peut-on l'imaginer ? Se serait-elle retranchée derrière ses volets clos ? Je ne crois pas. À soixante-sept ans, elle avait décidé de parler, en son nom, sans musique, sur des mots durs, sans costume de scène, en toute vérité. Autrement dit, avec la générosité qu'on lui connaissait, avec le courage et la détermination qui dictaient toutes ses prises de position, on peut penser qu'elle aurait défendu utilement la cause de ces « enfants humiliés » dont elle avait fait partie.

La blessure indélébile est pourtant restée secrète jusqu'à devenir un aveu posthume, des mots dans un livre. Jamais une chanson spécifique ayant trait à ce drame, seulement des allusions très voilées dans plusieurs chansons, si voilées qu'elles ne firent que renforcer le « mystère » qui vibrait comme un halo trouble autour d'elle et que tant de curieux

auraient voulu percer. « Après » bien sûr, clés en main, il est facile de tout expliquer.

Remercions-la d'avoir été, jusqu'à la limite de sa vie, clairvoyante envers elle-même comme elle l'était envers les autres et d'avoir su trouver, au bout du chemin, les mots pour dire l'indicible. De nous avoir ainsi épargné les indiscretions rapaces.

« Nantes » reste néanmoins une chanson d'amour... Même si, après les *Mémoires*, on a pu la décrypter comme un chant du pardon.

Le père, j'avais vu sa figure une fois sur une photo tombée d'un carton avant qu'elle ne la réduise en miettes, un soir de colère et de chagrin mêlés, comme elle en vivait dans les années soixante. Il m'avait semblé grand, corpulent, sombre. Irréel aussi, insaisissable. Ne connaissant de ce père que la chanson « Nantes » et les lynchages par album de famille interposé, je n'osais pas trop interroger Barbara sur des relations dont tout rappel semblait si douloureux. Je me contentais d'écouter ce qu'elle voulait bien raconter quand elle était de meilleure humeur.

Image de père, présence diffuse pesant sur sa vie et hantant ses nuits, il avait pourtant bel et bien existé et joué son rôle d'homme, d'époux, de chef de famille pendant des années cruciales. Qui était-il donc ce drôle d'homme qui allait et venait, partait pour longtemps, rentrait parfois avec beaucoup d'argent, des rires et des cadeaux plein les bras, ou disparaissait, seul ou avec toute sa tribu, juste avant que les huissiers ne défoncent la porte ? Au milieu des souvenirs éparpillés de ces années nomades, elle n'arrivait plus, parmi les « départs rapides », à faire la différence entre « menace de rafle, dénonciation par un voisin, ou déménagement à la cloche de bois »... Il s'agissait toujours de partir, et vite.

On ne savait trop quel métier lui attribuer. On lui en inventait quand arrivait le cauchemar d'une nouvelle école : « Que fait ton père ? », « Où est-il ? » Puisqu'il voyageait beaucoup, « représentant de commerce » ne semblait pas trop risqué, même si le commerce changeait souvent !

Au cours de ces années de tous les malheurs possibles, il faut tout de même reconnaître à ce père fantasque un mérite, c'est d'avoir eu l'instinct de fuite... Malgré ses bizarreries, son instabilité et peut-être ses mensonges, il a su sauver sa famille des camps de concentration. Qu'il n'y ait eu aucune arrestation tient du miracle ou à son flair de joueur expérimenté.

*D'autres furent moins heureux je crois
Au temps joli de leur enfance
Nous vivions comme hors-la-loi
Et j'aimais cela quand j'y pense...*

Oui, non consciente du danger encouru, elle a aimé ces voyages, elle a aimé jusqu'aux émotions, aux peurs liées aux voyages. Les enfants se racontent des histoires dans les pires circonstances. Mais une autre peur, d'une tout autre nature, s'est abattue sur « les printemps, les soleils, les folles années perdues », c'est la peur du père, dont le comportement est soudain devenu « bizarre ».

Il lui vole son innocence et elle se tait, selon le schéma cruel que l'on sait : « Les enfants se taisent parce qu'on refuse de les croire [...] parce qu'ils ont honte et qu'ils se sentent coupables. » Pourtant, la vie de la famille chamboulée continue.

Celle qui devient peu à peu une adolescente dépasse d'une tête les amies de sa classe au collège, déteste toujours autant les études et préfère fuguer, cueillir les mûres le long des sentiers et jouer à la chanteuse, « se donner

en spectacle » dès qu'elle en a l'occasion chez les amis, si possible avec piano, où elle est accueillie.

Elle a quatorze ans quand une chose étrange arrive à sa main droite. « C'est d'abord une douleur, puis une légère perte de sensibilité. Dans la paume un petit noyau grossit. » On l'opère une première fois en urgence et six autres opérations suivront dans l'année 1944. La main est sauvée mais le petit doigt, dont le tendon a été sectionné, reste atrophié, replié vers la paume.

La mère lui annonce doucement que pour devenir pianiste... Déchirement dont elle tentera de guérir en faisant de la rééducation toute seule puis en décidant d'être chanteuse, un point c'est tout. Le piano ne l'a pourtant pas lâchée ni elle, sa vocation de musicienne hors pair, rébarbative au solfège mais si merveilleusement instinctive.

La guerre est finie. La famille se retrouve. Nouvelle escale, au Vésinet, à la pension de famille *Les Trois Marronniers*. Elle a quinze ans. Elle est longue et mince. Belle d'une beauté presque dérangeante, avec de longs cheveux bouclés, des yeux noirs brillants, une peau de lait. Elle aime déjà le noir. Que cela devait paraître indécent et provoquant alors de s'habiller en noir ! Elle-même s'est décrite comme « une tête d'oiseau posée sur une fleur géante et noire », mais elle dit aussi avoir souffert de la prétendue « beauté » démesurée, non reconnue comme telle, en tout cas par elle ! Ils sont mal vus, ils gênent, ceux et celles qui ne ressemblent à personne, ils sont « à part », comme tombés d'un moule perdu.

Elle eut beau dire et proclamer que le noir était une couleur comme une autre et qu'elle ne comprenait pas que sa façon de s'habiller intriguât tant les gens, on peut se demander pourquoi, quand et comment elle l'a choisie comme *sa* couleur, la seule capable de la vêtir, c'est-

à-dire de la masquer et faire disparaître son corps sous des épaisseurs d'étoffes, sous des châles protecteurs.

Toutes ces saisons d'adolescence, fragiles et éprouvantes, sont dominées par la présence du père, même s'il est « souvent absent ». Peut-on imaginer la tension que cela doit représenter, la menace perpétuelle, les nuits d'angoisse ? La mère semble n'être d'aucun secours, elle n'entendrait pas de telles confidences. Elle a ses propres soucis, un mari qu'elle ne peut plus retenir, quatre enfants à lancer, sans ressources, dans la vie de l'après-guerre. Mais tout de même... Quelle solitude pour une gamine blessée !

D'ailleurs, comment « s'en sort-elle » l'adolescente en passe de se révolter ? Elle résiste aux avanies, avec une force déjà surprenante et une obstination à toute épreuve. Elle sait déjà où son chemin se trace et qu'elle ne se trompe pas.

Après l'opération de la main et son désespoir de ne plus pouvoir être pianiste, elle a obtenu de ses parents la promesse de lui faire donner des cours de chant. C'est elle qui découvre « par hasard » en marchant dans les rues du Vésinet une plaque de cuivre sur un immeuble : « Madeleine Thomas-Dusséqué – Professeur de chant ».

La jeune fille, déterminée, se présente un jour à la porte : « Madame, je veux chanter ! » Bien que le cours ne prenne pas d'élèves de moins de dix-huit ans, elle réussit à s'y faire admettre. Elle apprend avec acharnement et s'attache beaucoup à son professeur, « la première personne à me regarder et à m'écouter », écrira-t-elle. Elle apprend à connaître sa voix, à « respirer, à amplifier, élargir, tonifier, poser ».

Devenue la protégée de Mme Dusséqué, la chanteuse en herbe sera présentée moins d'un an plus tard à maître Paulet qui enseigne au Conservatoire et l'auditionne. Il

l'encouragement, la fait travailler pour qu'elle tente le concours du Conservatoire. En 1947, elle échouera de peu mais sera admise comme « auditrice libre ».

Elle ne le reste pas longtemps, quitte à décevoir maître Paulet qui souhaitait pour elle une carrière classique. Entre-temps elle a découvert Piaf et la chanson populaire. Elle sent intuitivement que sa route la mène ailleurs, vers les lumières du music-hall...

En 1946, les Serf se sont installés au 50 de la rue Vitruve dans le XX^e arrondissement de Paris. « Le dernier appartement avant l'éclatement de la famille. » Famille qui pourtant va passer l'été à Trégastel en Bretagne. Premières grandes vacances, émerveillement de découvrir la mer. Le récit de Barbara se fait laconique pour raconter « les choses peu anodines » qui se passent cet été-là.

« Un après-midi je fugue pour fuir mon père. Je n'en peux plus. » Le gendarme qui l'écoute sans méfiance lui dit gentiment de retourner chez ses parents : elle n'est pas majeure ! C'est même son père qui vient la chercher, précisant qu'elle est « une malade, une affabulatrice ». Seize ans. Elle « le hait ».

Jamais encore elle n'avait bravé le silence, ne s'était ouvertement révoltée. Elle sent qu'il en a été impressionné... Quant à la mère, est-il possible qu'elle n'ait « rien su » ? Aucune allusion dans les *Mémoires*, comme si, longtemps après, la fille voulait épargner la mère fragile dont implicitement elle fait une victime...

Ce même été, un télégramme arrive : sa Granny s'est éteinte rue Marcadet. C'est un immense chagrin pour sa mère et pour elle, chagrin qui va « les rapprocher », dit-elle.

Encore une fois, elle semble « frapper » son père en le défiant, en lui hurlant sa colère alors qu'il lui refusait de rejoindre sa mère à Paris pour se rendre à l'enterrement.

Cela a-t-il un rapport avec le fait que, de retour « à Vitruve », le père lui loue enfin un piano droit ? Elle voyage sur le clavier toute seule, il n'est pas question qu'elle prenne des leçons. Elle ne peut en tout cas pas beaucoup s'exercer à la maison ; la cohabitation avec les études de médecine du frère n'est pas facile...

C'est au *Théâtre Mogador*, au début de 1948, qu'elle monte pour la première fois sur scène en allant passer une audition pour *Violettes impériales*. On cherche des « mannequins-choristes ». Elle s'y est préparée pendant un mois ! Elle est prise après trois notes chantées de la « Tombe obscure » de Beethoven, quand on lui demande de montrer ses jambes ! Elle y sera heureuse quelques mois, faisant connaissance avec l'ambiance excitante des coulisses et des loges, où « il est difficile de se déshabiller » au début avec « vingt-quatre filles à demi nues qui vous jaugent » !

Chez elle, la relation entre les parents se dégrade, jusqu'à la rupture. Le joueur, « le vagabond », ce père redouté et détesté, dont la silhouette d'ombre allait hanter tant de nuits et de « forêts obscures », celui qui disparaissait si souvent et réapparaissait quand on ne l'attendait pas, un jour est parti pour de bon et n'est plus revenu. Qu'allait-il faire à Nantes ? En dix ans d'absence, il ne donna aucune nouvelle.

« Un témoignage le dit à demi clochard, un autre le fait docker, un troisième assure qu'il travaille pour la marine marchande [...]. À Nantes comme ailleurs, Jacques le fugitif s'est surtout trouvé quelques amis joueurs invétérés dont il partage les interminables parties de poker¹. »

Un autre témoignage rapporte qu'il savait, lui, où elle était et qu'elle chantait. S'est-il une seule fois dit : elle a

1. Valérie Lehoux, *Barbara. Portrait en clair-obscur*, Fayard, 2007.

atteint son rêve de pianiste chantante, je ne dois plus venir troubler ce rêve ?

Quand il appellera, ou plutôt fera appeler, ce ne sera, on l'apprendra plus tard, qu'à l'extrême limite de sa conscience, à un moment où il serait matériellement impossible pour elle d'arriver à temps... « Pour un adieu pour un je t'aime. »

L'histoire est comme elle la raconte dans la chanson, absolument vraie et profondément inscrite dans sa mémoire et dans sa chair. Elle n'oubliera pas, pour une fois, la date exacte où elle reçut cet appel « qui déchirait le silence » : lundi 21 décembre 1959. « Madame soyez au rendez-vous... »

Elle s'en fut à Nantes et il pleuvait. Elle rapporta le petit refrain bleu nuit :

*Il pleut sur Nantes
Donne-moi la main
Le ciel de Nantes
Rend mon cœur chagrin.*

Et quelques griffonnages auxquels elle ne toucha plus pendant des mois, des années.

Un jour de 1963, elle finit une première version de la chanson dans la fièvre et la chanta le soir même, le 5 novembre, au *Théâtre des Capucines*, lors de son premier passage important dans une salle parisienne. Elle savait que dans cette salle seraient présents sa mère, sa sœur et ses frères.

À dater de ce jour, « Nantes » figurera dans tous ses tours de chant ; une chanson devenue pure légende, envoûtante et mystérieuse, dont chacun se rappelle la première fois qu'il l'a entendue et le saisissement ressenti : ce que

les mots disent et ce qu'ils cachent, tout l'univers de peine condensé en quelques cris, quelques murmures, tout ce passé ressurgi, regrets amers, violences contenues.

« Nantes » restera à jamais un « grand classique » de la chanson vécue et soufferte pas à pas. Elle prit évidemment tout son sens tragique en 1998, après la révélation publique dans les *Mémoires*. Ce monument d'amour et de respect voué au père retentit soudain comme un difficile pardon accordé, dont toutes les années à le chanter n'arriveront pas à effacer le remords « d'être arrivée trop tard » pour une réconciliation.

Celle qui ne voulait que chanter

Obstinément. Depuis toujours. Sans hésiter sur le chemin à suivre, même s'il était semé d'ornières, ni sur les portes à pousser, même si souvent elles ouvraient sur le vide. Une fois que le père a quitté Vitruve et Paris pour de bon, à la fin de 1949, elle écrit : « la vie est devenue moins étouffante » et nous la croyons. Mais peu de temps après, la jeune fille ne peut plus « acquitter les mensualités du piano loué » et le voit s'éloigner, porté par « trois géants ». Elle vit un drame, « une amputation », une douleur que personne ne comprend ni ne cherche à adoucir. La sévère Tante Jeanne a choisi de soutenir Jean et ses études de médecine, c'est du sérieux. Mais la musique ? Une folie de saltimbanque sans avenir.

Exit le piano et adieu Vitruve. Elle écrit dans *Il était un piano noir* : « Je quittais Vitruve le jour même, je n'avais pas dix-huit ans. » Elle se trompe d'âge mais elle était coutumière de la bousculade des années et des raccourcis historiques !

L'essentiel est que l'on sache qu'elle s'embarque pour Bruxelles et que nous l'y suivions. Partie sans laisser d'adresse ni de point de chute, sans l'intention de donner des nouvelles à sa mère non plus, avec en poche « la fortune » de trois cents francs généreusement prêtés par « une amie qui tenait un bureau de tabac place Saint-Blaise ».